

Montréal cinématographié en début de siècle (Première période 1895-1906)

André Gaudreault and Germain Lacasse

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudreault, A. & Lacasse, G. (1994). Montréal cinématographié en début de siècle (Première période 1895-1906). *24 images*, (73-74), 87–90.

16 IMAGES

LA GAZETTE CANADIENNE-FRANÇAISE DU CINÉMATOGRAPHE

VOL. 3 N°2

MONTRÉAL CINÉMATOGRAPHIÉ EN DÉBUT DE SIÈCLE (PREMIÈRE PÉRIODE: 1895-1906)¹

*Le mieux favorisé des deux vendeurs
de journaux aperçoit son camarade qui se désespère, et
s'approchant de lui, lui donne partie de ses recettes et sa
collation et lui dit: «Vends La Presse demain, et tu ne seras plus
dans l'embarras». Cette scène est très belle et il y a là une petite
note attendrissante.*

La Presse, Montréal, 12 juin 1897.

Des rendez-vous manqués

Le premier film jamais tourné à Montréal (et au Canada dans son ensemble) aurait bien pu être un film Lumière. En effet, ce sont deux opérateurs Lumière qui ont selon toute vraisemblance été les premiers à montrer des films à Montréal, en juin 1896 (voir à ce sujet notre toute première chronique parue dans le n° 62-63 de *24 images*, septembre-octobre 1992). Or, la plupart des opérateurs embauchés par les frères Lumière pour promouvoir partout dans le monde leur Cinématographe ont profité de leur séjour à l'étranger pour tourner, sur place, de courtes bandes dont ils se servaient pour attirer la clientèle locale et qu'ils envoyaient par la suite au quartier général de leurs patrons en France en vue de leur exploitation ultérieure. C'est ce *pattern* qui a prévalu au Japon, au Mexique et aux États-Unis, par exemple, mais les choses se sont, semble-t-il, passées différemment chez nous. Les deux représentants des frères Lumière qui ont eu la charge de présenter le Cinématographe au Canada, Louis Minier et Louis Pupier, semblent en effet n'avoir pris aucune «vue» en sol canadien. Premier rendez-vous manqué entre le cinéma et le peuple d'ici.



COLL. CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

*Duke of York at Montreal and Quebec (Edison, 1901),
tourné par William Paley.*

Paradoxalement, et il s'agit alors probablement d'un deuxième rendez-vous manqué, le premier film dont le tournage *aurait été effectué* à Montréal pourrait bien n'y avoir jamais été... tourné ! La seule trace laissée par ce tournage présumé est un article du journal *La Presse*, paru le 12 juin 1897, vantant les mérites d'un présentateur de vues animées qui en plus d'être le *bonimenteur* — chantant ! — des films qu'il projetait devait vraisemblablement être aussi un *bon... menteur* ! On peut en effet penser que le Allan May dont il est question dans cet article, et dont on ne trouve trace nulle part ailleurs dans l'histoire du cinéma, était un exploitant ambulatoire qui présentait ses films en les teintant de la couleur locale appropriée, comme c'est le cas pour un court sujet publicitaire vantant — contre rémunération ? — les mérites du journal *La Presse*:

Allan May se sert d'un Motographe pour illustrer quelques-unes de ses chansons. L'une des plus remarquables est celle du petit vendeur de journaux de Montréal. (...) Le mieux favorisé des deux vendeurs de journaux aperçoit son camarade qui se désespère, et s'approchant de lui, lui donne partie de ses recettes et sa collation et lui dit : «Vends *La Presse* demain, et tu ne seras plus dans l'embarras». Cette scène est très belle et il y a là une petite note attendrissante.

Où l'on voit qu'Allan May a «scoopé» Radio-Canada pour l'utilisation du fameux journal montréalais à des fins publicitaires et promotionnelles... Il est en effet connu que les larges cadrages en usage à cette époque (nous sommes ici en 1897, ne l'oublions pas) ne permettaient pas de distinguer le titre d'un journal tenu par un personnage, ni les détails éventuels d'un décor urbain, ce qui pouvait vraisemblablement permettre de faire aisément passer n'importe quelle ville nord-américaine pour une autre ville nord-américaine (on comprendra par ailleurs que ce n'est pas le «journaliste» de *La Presse* qui allait débiter le truc...).

Le programme du bonimenteur Allan May comprenait aussi un autre film intitulé *Brigade de feu de Montréal*. Tout nous porte à croire, ici aussi, que ce sont les pompiers de n'importe-quelle-ville-nord-américaine qui ont joué le rôle des pompiers de Montréal...

Les premiers vrais tournages en sol canadien

Les grandes sociétés américaines de «fabrication de vues animées» allaient cependant bientôt s'intéresser à Montréal. Début 1898, des opérateurs de la société Edison sont vraisemblablement venus filmer des scènes de sports d'hiver puisque, cette année-là, la firme intègre à son catalogue un certain nombre de titres sur le sujet, dont un *Skating, Montreal*. Les opérateurs Edison reviennent en décembre 1898 filmer le départ des soldats canadiens pour l'Afrique du Sud (au moins l'une de ces «vues» existe encore), mais leur passage n'est apparemment remarqué par aucun journaliste. Les films sur la Guerre des Boers, dont l'une des vues prises à Montréal lors de l'embarquement de nos soldats, seront cependant mis en évidence l'année suivante, à l'occasion de soirées-bénéfiques en présence du Gouverneur général (*La Presse*, Montréal, 22 novembre 1899).

En mai 1900, comme nous l'apprend l'historien du cinéma Peter Morris², quelques images de Montréal apparaissent dans un court film intitulé *Victoria Bridge Montreal*, partie d'une série publicitaire tournée par l'opérateur américain F.S. Armitage pour la Grand Trunk Railway. Les trains sont les incontestables vedettes des premiers films, à Montréal comme partout dans le monde. À la même échelle que le cinématographe, ils fascinent tout le monde, y compris les journalistes, qui ne se font pas prier pour rapporter les divers événements qui se produisent au moment des tournages impliquant le «cheval de fer». Le *Montreal Daily Star* (24 juillet 1900) abonde en descriptions du genre:

Biographic views embracing the charming scenery between Vaudreuil and the bridge over the Ottawa river at Ste-Anne de Bellevue, and including the flight of the International Limited, a suburban train leaving the village, and two groups of summer resorters, were taken yesterday afternoon for the Grand Trunk Railway Company by the American Biograph Company. The photographing was done by Mr. S.W. Bitzer under the direction of M. Harry R. Charlton, of the Railway advertising department. (...) The camera train was composed of a first-class carriage, two cars for ballast, and an engine in charge of Mr. Felix Payette.

Une autre série de courts films d'actualité est produite en février et mars 1901 pour faire la promotion d'un théâtre de vaudeville ouvert à Montréal par la chaîne américaine Proctor. On annonce les films suivants: *Pompiers de Montréal sur la rue Cherrier*, *Foule au marché Bonsecours*, *Foule sur la rue Ste-Catherine*, *Partie de hockey entre équipes locales* (*La Presse*, 23 et 30 mars 1901). Ces films ont été tournés par l'opérateur américain William Paley (*La Patrie*, 1^{er} mars 1901):

Avec la permission des commissaires d'incendie et l'aide du chef Benoit, une photographie animée d'une section du corps a été faite la semaine dernière. La photographie représente les chevaux traînant les pompes au galop, comme s'ils accouraient à un incendie. Le photographe s'est installé sur la rue Cherrier, près du parc Logan, et les chevaux ont défilé devant lui à l'épouvante. Le résultat est des plus satisfaisants.

Le *Montreal Daily Star* (23 février 1901) s'intéresse au même tournage et indique par ailleurs que M. Paley va aussi filmer la rue Ste-Catherine «on the sunny side». Paley reviendra à Montréal durant l'automne 1901, pour filmer à nouveau des scènes locales, comme l'arrivée du duc et de la duchesse d'York à la Gare Viger (ce film existe toujours) ou un bateau naviguant dans les rapides de Lachine (*La Presse*, Montréal, 1^{er} et 19 octobre 1901). Il revient encore en 1902 avec son «Kalatechnoscope» filmer le défilé de la Fête du travail (*La Presse*, 6 et 20 septembre 1902). Montréal sera ainsi en vedette dans moult séries faites par des producteurs étrangers. La plus connue et la plus courue à l'époque fut sans doute *Living Canada*, une série commanditée par le Canadien Pacifique pour attirer des immigrants au Canada, et qui fut tournée en 1903 par une équipe d'opérateurs de la firme britannique Urban Trading (baptisée ici Bioscope Company of Canada). L'équipe comprenait les opérateurs Joe Rosenthal, Cliff Den-



Montreal Fire Department on Runners (Edison, 1901), tourné par Paley et identifié par La Presse sous le titre *Pompiers de Montréal sur la rue Cherrier*.

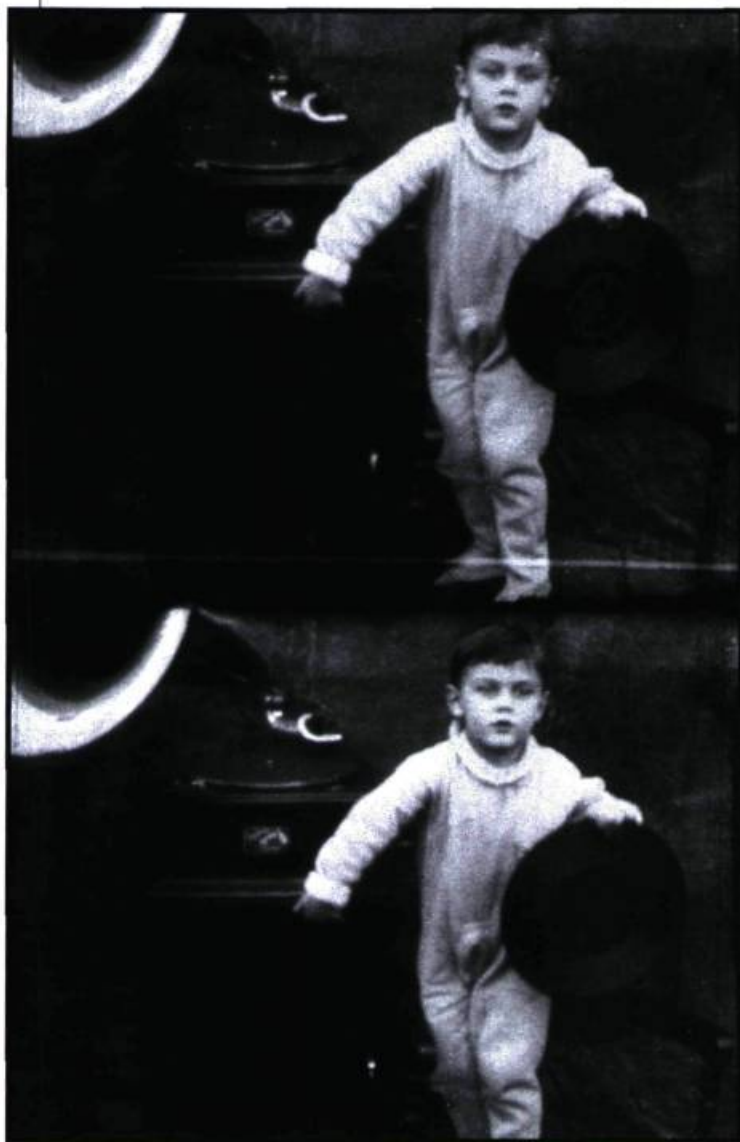
ham et Guy Bradford. Montréal fut abondamment cinématographiée par eux, si on en juge par les titres des films de la série, tels que les cite le *Montreal Daily Star* du 24 juin 1903:

Panorama of Montreal from Mt-Royal, Montreal's Tobogganing Slide on New Year's Day, Bob-Sleighting Down Mt-Royal, Electric Car Rides Through St-Catherine Street, St-James Street and Victoria Square, Turnout of the Montreal Fire Brigade. 2. The Alarm. 3. Manipulation of Extension Ladder and Water Tower. 4. Victoria Hospital Ambulance Corps Answering Call and Applying First Aid. The Imperial Limited Leaving Montreal for its 3,000 Miles Run to the Pacific. Harvesting Ice on the St-Lawrence.

Le *Daily Star*, qui annonce les projections, n'avait pas manqué de souligner le passage des équipes de tournage (20 mars 1903): «Mr. Joe Rosenthal of London, England, is in this city. He will leave shortly for the Kootenay district of British Columbia where he will take a number of bioscope pictures for the C.P.R. (...) Mr. Rosenthal has also taken numerous pictures of winter sports on Mount Royal.»

Montréal cinématographié par des gens d'ici

Chacune des années qui allait suivre, la venue quasi systématique d'équipes étrangères de tournage ainsi que l'établissement d'agences locales de distribution de films pour les exploitants d'ici finirent par semer une graine qui portait en germe le développement d'une cinématographie «locale», pour ne pas dire «nationale». Au Montréal cinématographié par les étrangers allait en effet bientôt succéder le Montréal cinématographié par des gens d'ici. Les Montréalais ne se contenteraient pas longtemps de voir leur ville montrée sous des «dehors» choisis par d'autres. Ils voudront aussi la montrer sous un jour par eux défini. De l'institution théâtrale qui avait facilité la pénétration et la diffusion du cinéma depuis les tout débuts vont provenir les premiers agents engagés dans la production d'un cinéma plus typiquement local. Le premier et le plus important d'entre eux n'a plus besoin de présentations, il s'agit d'Ernest Ouimet qui, on le sait, fut d'abord électricien au Théâtre National et au Parc Sohmer, où il apprit à manier les appareils de projection au contact des nombreux projectionnistes ambulants. Devant le succès que connaissait la



COIL. CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Mes espérances, tourné
et produit par Ouimet,
présumément en 1908.

sa «première période» (soit avant 1917) à avoir subsisté.

L'aspect «production de vues animées» de la carrière cinématographique de Ouimet est beaucoup moins connu que l'aspect «exploitation de salle». Ce fut pourtant une activité fort importante pour Ouimet, du moins sur le plan strictement quantitatif. Qui plus est, cette activité de production représente le premier effort significatif pour la constitution d'une production locale, qui a pu parfois prendre des airs de production nationale (il s'agit probablement du premier rendez-vous réussi entre la cinématographie et le peuple d'ici...). D'où l'importance de la ramener à la surface et d'en rappeler le détail, ce que nous tenterons de faire dans notre prochaine chronique. D'autant que les films manquent cruellement à l'appel, et qu'il est impossible de se faire une idée de la filmographie de Ouimet autrement que par des mots. C'est cette absence criante des «vues» de Ouimet qui explique probablement, en partie du moins, l'amnésie dont on fait souvent preuve à son égard dans les ouvrages traitant du cinéma québécois et de son histoire. Souhaitons que notre effort en vue de la restauration de ce chapitre «amnésié» de l'histoire de notre cinématographie nationale puisse servir de base à un réexamen en profondeur de la naissance du cinéma québécois. ■

nouvelle forme de spectacle, il ouvrit en 1906 son fameux Ouimetoscope, qui connut un énorme succès. Mais Ouimet ne fit pas, loin de là, que «montrer des vues». Il en tourna aussi une importante quantité.

Dès 1906, c'est un Ouimet passionné de technique qui se procure un appareil de prise de vues et qui entreprend de tourner ses propres films pour montrer à ses concitoyens, dans son Ouimetoscope, Montréal tel qu'il le voyait à travers l'objectif de sa caméra. Il semble avoir procédé à son premier tournage «officiel» le samedi 17 novembre 1906; c'est du moins la date à partir de laquelle les journaux commencent à relater son activité de production. Au Carré Saint-Louis, il filme l'entraînement de la troupe de gymnastes du professeur Scott, très populaire à l'époque. «C'est un premier essai et il est très réussi», commente le journaliste du *Canada* le lundi suivant. Une semaine plus tard, le même journaliste ajoute: «Le second essai est une scène d'intérieur très bien réussie.» Il pourrait s'agir ici du fameux *Mes espérances* de Ouimet (présumé cependant avoir été tourné en 1908), qui est le seul film de

1. Ce dossier a été réalisé dans le cadre des travaux du GRAFICS (Groupe de recherche sur l'avènement et la formation des institutions cinématographique et théâtrale) de l'Université de Montréal, subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le fonds FCAR du Québec.
2. Peter Morris, *Embattled Shadows. A History of Canadian Cinema 1895-1939*, McGill-Queen's University Press, 1978, p. 280.

16 IMAGES

Dossier préparé sous la direction de
ANDRÉ GAUDREAU
avec la collaboration de
GERMAIN LACASSE

Recherche et rédaction
KAREEN DIONNE, ANDRÉ GAUDREAU
et GERMAIN LACASSE